



Parcours d'immigrés

Fiche pédagogique réalisée par Brigitte da Graça
Professeur d'Histoire et géographie
Collège Camille Pissarro, la Varenne Saint Hilaire (94)
Année scolaire 2008-2009

■ Résumé :

Prolonger l'étude de l'immigration en France faite de façon générale en classe de 3^{ème} lors de l'étude de la géographie de la France, en s'appuyant sur des études de cas, présentant des parcours d'immigrés. Il s'agit ici d'incarner l'histoire de l'immigration en France, de la personnifier, afin de sensibiliser les élèves aux difficultés humaines engendrées par l'immigration. Chaque parcours est différent, chaque parcours est une histoire.

8 parcours sont ici proposés afin de prendre en compte différents pays d'origine, différentes causes de départ, différentes époques...

Les élèves constituent des groupes qui étudieront chacun un parcours puis le restitueront devant la classe sous forme d'exposé ou de panneau d'exposition.

Ces parcours constitueront ensemble un kaléidoscope d'histoires personnelles rendant compte de la diversité de la population immigrée en France.

■ Public :

Classe de 3^{ème}

■ Discipline :

Géographie (géographie de la France)

■ Durée et nombre de séances :

3 séances d'une heure :

- tableau général de l'immigration en France
- travail en groupe autour d'un portrait/parcours
- restitution orale devant la classe et synthèse

■ Evaluation

Chaque élève doit rendre le questionnaire complété et la réponse à la question de synthèse.

■ Objectifs disciplinaires :

- Connaître les périodes chronologiques de l'immigration en France.
- Localiser les pays d'origine des immigrés
- Etudier comment l'Etat français accueille les immigrés

Objectifs éducatifs :

- comprendre les raisons qui poussent les hommes à quitter leur pays et les difficultés que cela engendre, en étudiant le parcours d'un ou de plusieurs immigrés.

Place dans la programmation : dans le cadre du programme de géographie : habiter la France.

thème 3 : Le territoire et sa population. Cette étude inclut les mouvements migratoires internationaux.

Déroulement des séances :

Séance 1 : Tableau général de l'immigration en France.

Cette première séance n'est pas détaillée ici. Il s'agit d'une séance de présentation générale pouvant être faite à l'aide des dossiers proposés dans les manuels.

Cette séance a pour objectif de dresser la situation générale des étrangers en France :

- revenir sur les notions de migration, immigration, émigration
- évaluer le nombre d'immigrés et d'étrangers dans la population totale
- distinguer la diversité des origines des immigrés installés en France ainsi que les différentes périodes de cette installation.

Séance 2 : Travail en groupe autour d'un témoignage d'immigrés.

8 témoignages sont distribués :

Témoignage 1 : Tran Dung Nghi (Vietnam)

Témoignage 2 : Françoise Nova (Espagne)

Témoignage 3 : Giorgio Molossi (Italie)

Témoignage 4 : Irina (Roumanie)

Témoignage 5 : Alphonse-Marie Toukas (Congo)

Témoignage 6 : Victor – Hugo Iturra Andaur (Chili)

Témoignage 7 : Ismaël Haji (Maroc)

Témoignage 8 : Baptista de Matos (Portugal)

Objectif : Relater le parcours d'un homme, d'une femme ou d'un enfant qui a émigré vers la France.

Déroulement de la séance :

Les élèves forment des groupes de trois élèves (4 au maximum). Chaque groupe va lire un témoignage, répondre à un questionnaire que chaque élève devra rendre complétée (Voir en Annexes n°1, la fiche élève), le travail sera restitué devant la classe lors de la séance 3.

On attribue à chaque groupe le témoignage d'un immigré. Ces témoignages ont été choisis parmi ceux proposés sur le site Internet de la CNHI : <http://www.histoire-immigration.fr/histoire-de-l-immigration/histoires-singulieres>. Ils ont été abrégés car les récits sont souvent longs et complexes.

On distribue également à chaque élève la fiche élève et un planisphère avec les noms des Etats pour permettre aux élèves de localiser les pays d'origine des immigrés.

Chaque groupe lit le témoignage qui lui est attribué et complète le questionnaire.

Une séance d'une heure semble trop courte pour que chaque groupe ait le temps de lire l'ensemble du témoignage et de répondre au questionnaire. On peut donc envisager de demander aux élèves de prolonger le travail à la maison ou au CDI, toujours en groupe.

Séance 3 : Restitution /exposé devant la classe d'un portrait/parcours.

Chaque groupe désigne l'élève qui présentera devant la classe le témoignage étudié. Cette présentation se fait à l'aide des réponses au questionnaire que chaque groupe a complété.

L'exposé ne doit pas dépasser 5 minutes. Pendant cet exposé le reste de la classe prend des notes et complète le tableau ci dessous :

Au fur et à mesure des exposés, les élèves complètent également leur planisphère en traçant des flèches de différentes couleurs pour retracer le trajet de chaque personne évoquée.

Nom du témoin	Pays d'origine <i>Préciser le continent</i>	Date de départ du pays d'origine / Date d'arrivée en France	Motif du départ
1.			
2.			
3.			
4.			
5.			
6.			
7.			
8.			

■ Evaluation:

A l'issue des 8 exposés/restitution, les élèves sont amenés à s'interroger sur le lien qu'il y a entre ces différents parcours. Ils répondent pour cela par écrit aux questions suivantes :

Questions de synthèse:

- Ces 8 personnes sont-elles arrivées en France à la même époque ? Justifie ta réponse en t'appuyant sur au moins 3 exemples précis.
- Quels sont les continents et pays d'origine de ces immigrés ?
- Ces 8 personnes ont-elles quitté leur pays d'origine pour les mêmes raisons ? Justifie ta réponse en t'appuyant sur au moins 3 exemples précis.
- En t'aidant des réponses que tu viens d'apporter, explique pourquoi on peut parler de la diversité de la population immigrée en France.

Prolongement possible : avec le professeur de français, étudier le parcours d'un immigré à travers un récit autobiographique. (Cf Bibliographie « Littérature et société » téléchargeable en ligne sur le site Internet de la CNHI ¹).

■ Bilan critique :

Les portraits choisis sur le site de la CNHI ont été raccourcis car les récits comportaient des informations parfois trop complexes pour des élèves de collège. Les extraits retenus permettent de répondre au questionnaire.

De plus la séance 3 ne peut pas être réalisée en une heure. Il faut deux heures pour écouter les 8 petits exposés et réaliser la synthèse.

■ Annexes :

- Annexe 1 : Les 8 témoignages

Portraits réalisés par Irène Berelowitch, Monica Fantini et Xavier Baudoin de l'atelier du Bruit.
© Cité nationale de l'histoire de l'immigration 2005 – www.histoire-immigration.fr

1. Témoignage de Tran Dung Nghi « On était les premiers boat-people »

1963 naissance au Sud Viêt-Nam, à Nha Trang

1975 chute de Saïgon, départ pour Hong Kong, puis Paris

1982 classe de langue vietnamienne au Lycée Louis-le-Grand

1991 mariage avec Tran Nhân-Dinh, création de l'Association des jeunes Vietnamiens de Paris

Ce jour là

Ce jour là, le matin du 30 avril 1975 où j'ai quitté le Viêt-Nam avec ma famille, je me rappelle comme si c'était hier. Les Américains sont déjà partis. Depuis plusieurs jours, toute ma famille se désespère. Les communistes approchent. Mes parents partent tôt le matin et rentrent très tard, ils cherchent un moyen de partir, mais ils ne trouvent pas. Moi, je me dis que peut-être on va rester. J'ai un peu plus de 12 ans. J'accompagne ma grand-mère, la mère de ma mère, faire des courses au marché, (...), mes parents arrivent en courant : ils ont trouvé un bateau pour partir, il faut aller tout de suite. Ils sont venus me chercher. Mes sœurs et mon frère attendent déjà dans la voiture, chacun avec le petit sac qu'on a préparé depuis longtemps pour le voyage. Je ne sais plus si ma grand-mère a pleuré, ou moi. On n'a pas le temps de se dire au revoir. Elle me donne les bananes qu'elle vient d'acheter et c'est la dernière image que j'ai d'elle, en train de me tendre les bananes dans le marché.

¹ <http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/des-ressources-pour-enseigner/litterature-et-societe>

On passe deux nuits et trois jours sur le bateau. On n'a plus de nourriture ni de quoi boire quand heureusement, on croise la route d'un cargo norvégien qui veut bien nous prendre à bord. Ça prend toute une journée, du matin jusqu'au soir très tard, de faire monter tous ces gens.

Je regarde le soleil se coucher sur le pont du vieux bateau vietnamien, avec tous les débris de ces trois jours de navigation. C'est une impression de désolation. Je me sens très très triste, je comprends que je ne reverrai pas le Viêt-Nam.

“Face sérieuse”

Je suis née le 16 février 1963 à Nha Trang, dans le sud, au bord de la mer. (...) Mon père était militaire de carrière, mais il avait été blessé et ensuite, il avait cessé d'aller au combat. J'ai des souvenirs très heureux de l'enfance. Il y a beaucoup d'images qui restent dans ma mémoire, l'odeur forte des fruits, les fleurs éclatantes, la lumière. (...). On est cinq sœurs et un frère et je suis la deuxième. La plus remuante, la plus débrouillarde, aussi. Mon prénom, Dung-Nghi, veut dire “face sérieuse”, et en un sens, ça ne me va pas du tout. Mais je l'aime bien, parce qu'il est rare. Le plus souvent, on m'appelle Nghi tout court.

Mes parents étaient accaparés par le travail, mon père à l'armée, ma mère dans une organisation américaine pour les orphelins.

Je n'ai presque aucun souvenir de la guerre, à part, vers la fin, le bruit des hélicoptères toute la journée au-dessus de la ville. Je me rappelle aussi les bombardements lors de la grande offensive sur Hué, en 1968. On s'est cachés sous les lits. Pour nous, les enfants, c'était presque un jeu ! En 1975, c'était différent, je comprenais qu'il se passait quelque chose de grave.

“Les premiers boat-people”

J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie, c'est aussi pour ça que je ressens le besoin d'être utile. Contrairement aux gens qui sont partis au pire moment, en 79 ou 80, on a échappé aux naufrages et surtout aux pirates, qui tuaient, violaient les femmes, pillaient les biens. La plupart des réfugiés a énormément souffert, mais pour nous, tout s'est très bien passé.

On était les premiers boat-people, alors on nous a choyés ! Le bateau norvégien qui nous avait recueillis allait à Hong Kong.

(...) on a pris la première proposition qu'on nous a faite, et c'était en France. On a débarqué à Roissy le 14 juillet 1975. En voyant

les drapeaux partout, j'ai cru que c'était pour nous souhaiter la bienvenue !

On a vécu d'abord dans un centre d'accueil improvisé, à l'École centrale à Antony, dans la banlieue de Paris, parce que le gouvernement ne savait pas encore très bien comment s'organiser. Puis on est restés quelques mois dans un foyer de demandeurs d'asile à Lagny, dans la Seine et Marne. Mon père a trouvé un travail dans une usine qui fabriquait des extincteurs, dans le 77 aussi. Et on en a eu un cinq-pièces à Champs-sur-Marne, une des villes nouvelles de l'Île de France. On était contents, tout nous semblait luxueux, parce que tout était neuf !

Française de raison

Quand on est enfant, on s'adapte facilement, et même si les choses me paraissaient curieuses, je ne souffrais pas trop du dépaysement. Au collège, au début, j'étais réservée, un peu sur la défensive. Tout le monde était gentil avec nous, même s'il y a eu quelques élèves pour se moquer des "Chinetoques". Au Viêt-Nam, j'avais été à l'école des bonnes sœurs françaises jusqu'en 6e, mais les premières dictées qu'on m'a rendues étaient toujours toutes barbouillées de rouge, et j'avais très honte. J'ai décidé de tout faire pour m'améliorer et maintenant, je suis imbattable en orthographe ! Mais j'ai gardé cette impression de ne pas parler assez bien, j'ai toujours peur d'être prise en faute. La langue affective, ça reste le vietnamien.

Chez nous, on a toujours parlé vietnamien et je continue avec mes enfants, même si entre eux, malheureusement, ils se parlent en français. Je me sens française aussi, bien sûr, mais c'est comme un mariage de raison. De cœur, je serai toujours vietnamienne. Je crois que l'exil marque les gens à tout jamais. Soit on se renferme, soit, comme moi, on devient plus combatif. (...)

En classe de terminale, en 1982, j'ai décidé de passer une épreuve de vietnamien au bac, et je suis allée suivre des cours au Lycée Louis le Grand, à Paris, avec une jeune professeure. Et là, j'ai eu l'impression de revivre à nouveau, de me sentir tout d'un coup moi-même, comme dans mon enfance, comme si je me réveillais d'une sorte d'engourdissement, où j'avais vécu entre parenthèses, sans passion, sans intérêt. (...)

Les jeunes Vietnamiens de Paris

Avec les amis du cours, on a eu tout de suite un lien très fort et on a eu envie de construire quelque chose ensemble. En 1991, cela m'a

conduit à créer l'Association des jeunes
Viêtnamiens de Paris, avec l'idée de faire vivre
notre culture en France et, toujours, de faire le
trait d'union. (...)

À Louis -le-Grand, on avait commencé par ouvrir
une petite bibliothèque viêtnamienne en
collectant des livres, en 1983. Elle existe
toujours. C'est là que j'ai rencontré mon mari,
deux ans plus tard. C'était un de nos lecteurs. Il
était arrivé quelques années plus tôt, à 17 ans,
après avoir perdu presque toute sa famille dans
une tempête. Sur un bateau de 400 personnes,
ils ne sont que dix à avoir survécu. (...)

On s'est mariés en 1991, et notre première fille,
Diêm-Trân ("Joli joyau") est née trois ans plus
tard. Déjà, j'avais décidé que j'en voulais quatre,
mais oh là là ! Je ne savais pas que c'est
tellement bien d'avoir un enfant. Après, il y a eu
Diêm-Thuong ("Jolie chérie"), encore une fille,
Chân Tuân, le garçon, très mal nommé d'ailleurs
(ça signifie "Obéissance !") et l'année dernière, le
bébé Diêm-Toàn ("Perfection"). Autant dire
qu'avec l'association et le travail en plus, je
n'arrête pas de courir ! Mais c'est moi qui l'ai
voulu, je suis heureuse comme ça.

2. Témoignage de Françoise Nova

1918 Naissance à Sidamunt, dans la Catalogne espagnole
1936 Victoire du Front populaire, début de la Guerre civile
1939 Fuite devant l'armée franquiste et arrivée en France
1943 Mariage à Rouvenac (Aude)
1981 Départ en retraite

"La vie nous a changés"

Au village, c'était gai, la vie nous a changés.
Sidamunt était un tout petit village de la province
de Lérida, où on allait à l'école, le peu de temps
que j'y suis allée...

Mes parents travaillaient la propriété - on avait des terres et des bêtes - et
mon père, quand il avait avancé chez nous, allait
travailler à Calput, qui était une grande propriété,
pour gagner un peu plus parce qu'on était quatre
à la maison. (...)

Ils ont voté et la droite n'a pas supporté que le
Front populaire passe, elle s'est révoltée et puis il
y a eu la Révolution. On voyait des camions. On
racontait ce qui se passait en Espagne. On
écoutait la radio. "A Barcelone, ils ont pris les
mitrailleuses des fascistes sans armes, sans

rien..." ils disaient au poste radio.

La Révolution, nous autres on ne se figurait pas que c'était quelque chose comme ça. (...)

"On est partis le jour des Rois"

Pendant que la guerre se passait en Aragon, que c'était loin, on voyait les avions passer, ensuite le front s'est rapproché. (...) On est partis et on est revenus plusieurs fois au village. Un jour, on est partis définitivement. On était plusieurs familles à fuir. Mon père, ma mère et les quatre enfants, on avait avec nous une charrette et des bêtes. On est partis le jour des Rois. Ça a duré un mois jusqu'à la frontière parce qu'on avançait lentement. On ne pouvait pas circuler de jour, il fallait se cacher et éviter la route, parce qu'il y avait l'aviation de Franco qui bombardait et mitraillait tout le temps, les chatos qu'on appelait.

"J'ai jamais vu tomber la neige comme ça"

C'était un hiver très dur. On n'était pas habillés pour affronter la montagne avec un mètre et demi de neige, on était trempés et gelés et quand on est rentrés à La Preste, il y avait une maison qu'ils étaient en train de retaper. On est rentrés, il y avait un grand feu. Malheureux ! Quand on a goûté cette chaleur et qu'il a fallu sortir dehors... On avait la douleur partout, on se disait "tu vas y passer". Mon jeune frère avait huit ans, il répétait sans cesse qu'il avait froid, qu'il ne pouvait pas marcher. C'était très dur. Quand je vois la neige, même aujourd'hui, j'en ai peur, de la neige.

Justement la nuit où on devait monter pour passer le col, il a neigé toute la nuit, et des morceaux comme je n'en ai jamais vus. Je n'ai jamais vu tomber la neige comme ça. Et il fallait passer, oui.

On a passé la frontière, on ne s'en est pas rendu compte. C'est quand on est descendus à La Preste qu'on a entendu parler français et qu'on a compris qu'on était en France. "Allez Houp !"

C'est le premier mot qu'on a entendu. "Allez Houp !" On ne comprenait rien. "Allez Houp !" Ça voulait dire "Circulez !" On a vu que ce n'était plus les carabiniers, que c'était les gendarmes.

On nous a donné une patate bouillie, on a passé la nuit et le lendemain, on est partis à Prats de Mollo, où on nous a séparés : mon père, avec les hommes, a pris le chemin du camp de Brams et les femmes avec les enfants, on est partis à Valence, dans un train d'une longueur telle qu'on ne peut pas en parler, ils ne finissaient jamais de mettre des wagons.

“Petit à petit ça s’est arrangé”

Le maire de Châteauneuf du Rhône a été très clair avec nous : la commune recevait de l’argent de la République espagnole et l’argent qu’il recevait pour nous, il le dépenserait pour nous. Châteauneuf était un petit village. On était 22 Espagnols. Suivant les personnes, on nous regardait plus ou moins bien. Le secrétaire du maire ne pouvait pas nous voir. C’était le frère du boulanger. Mais en général, ça allait. On nous donnait des pull-over et nous, on les défaisait et on les re-tricotait et il y avait des personnes qui venaient tricoter avec nous.

Tout était organisé, le travail, les courses, les repas, la répartition du café ou du sucre. On menait la vie d’une grande famille. Quand on apportait la correspondance, on la lisait à haute voix et on savait tout ce qui se passait dans le camp et on suivait la vie des uns et des autres au jour le jour. Il y en a une, elle n’a jamais eu de nouvelles de son mari. Elle a cru qu’il était resté en Espagne ou qu’il était mort. Pour les autres, petit à petit ça c’est arrangé, on a retrouvé la famille.

Dès que mon père est sorti du camp, il nous a réclamés. On l’a rejoint à Campagne-sur-Aude et on n’est pas tombés sur un bon type. On travaillait pour lui. Il disait : “Allez couper le bois à la forêt et vendez-le et vous m’amenez la moitié de l’argent.” Il fallait lui porter l’argent net, mais il n’avait rien pour nous payer. (...)

Mon mari a toujours été prudent”

Je n’ai pas rencontré mon mari tout de suite mais bien plus tard.

Mon mari était espagnol mais avait déjà vécu en France enfant, du côté de Rieux-Minervois. Ses parents étaient venus pour travailler la vigne, d’abord son père puis la famille. Lui avait grandi en France et à 18 ans, il est parti volontaire pendant la guerre d’Espagne. (...)

On s’est connus après son retour d’Espagne et à travers un neveu à lui que je connaissais déjà, comme sa mère. On s’est mariés à Rouvenac en 1943. C’était pendant la guerre d’ici. Mon fils Claude est né un an plus tard, en 44. Il y avait encore les Allemands. On est restés à Rouvenac, mon mari avec son frère coupait du bois dans la forêt. Et après, on est descendus à Espérasa. Là, on faisait venir des légumes. On allait au marché et on les vendait. C’était encore la guerre et on a vécu comme ça. Enfin, on s’est installés à Couiza et on a réussi à faire les papiers pour l’industrie. Il

fallait que ce soit le patron qui nous donne le travail, qu'il signe.
J'ai appris le travail de repiqueuse sur le tas, il n'y avait pas d'école, je savais coudre à la machine mais coudre du tissu et du cuir, des souliers, ce n'est pas pareil. (...) Beaucoup d'Espagnols se sont mariés avec des Français, des Français avec des Espagnols, c'est mélangé maintenant. Des fois, certains nous traitaient d'Espagnols. Il y en avait une qui était rigolote. Pour nous faire rire, elle disait : "Ces Espagnols de merde qui sont venus nous manger le pain." Et moi de lui répondre : "Non, nous on est venus manger des gâteaux, on ne mange pas de pain." Enfin, on rigolait. Pas toujours, parce qu'il fallait fournir le rendement. Mais enfin, moi je m'y suis plu parce que j'aimais ce travail. (...)
Avec mon mari, on a toujours dit que si les enfants travaillaient à l'école, il fallait les pousser et les aider. Parce que l'usine, c'est de l'esclavage aussi. Ils ont réussi.
J'ai commencé à travailler à la chaussure. Après j'ai travaillé au chapeau et après de nouveau à la chaussure. J'ai 37 ans d'usine. Je piquais. Il y avait une petite qui préparait les bordures, moi je piquais le cuir, le bord et je fermais le soulier. Mon mari était monteur. On faisait des souliers d'été, fantaisie... La machine à coudre, ça m'a toujours plu. J'ai acheté la machine avec les heures supplémentaires. (...)

L'Espagne, c'est l'Espagne
Quand mon premier fils Claude est né, on l'a déclaré français. Pour la petite, on a fait pareil. Et après, nous, on s'est fait naturaliser, il y a plus de 40 ans, donc, quand elle est née.
La vie nous a changés, l'Espagne c'est l'Espagne, on a tout abandonné. (...)

3. Témoignage de Giorgio Molossi

Il fallait oser partir
1942 Naissance à Gravagna (11 familles et 171 vaches)
1951 Voyage vers l'Argentine sur le Conte Grande
1960 Arrivée en France, au Havre
1966 Installation à Montreuil sous Bois (93)
2000 "Je ne voudrais pas oublier de vous dire"

Je suis né dans un petit hameau qui aujourd'hui est totalement abandonné. Tout le monde est parti, les vieux ont émigré, les jeunes sont allés

en ville et personne n'est revenu. Il s'appelle Gravagna, c'est un tout petit village à 80 kilomètres de Gênes. Il se trouve à 900 m d'altitude, c'est une culture de montagne. Quand j'étais enfant, il y avait 11 familles et 171 vaches. À l'époque, le ciment existait peu, les maisons étaient toutes faites en pierre. En 1951, il n'y avait ni route, ni eau, ni électricité, juste un chemin de montagne. Chaque habitant avait entre deux et dix vaches.

(...) J'allais à l'école à pied et j'avais trois kilomètres à faire, l'hiver dans la neige ou le verglas. Aujourd'hui, on dirait que ce que je raconte là, c'était il y a 200 ans, mais j'ai 63 ans, j'en avais six ; ça ne fait donc que 57 ans, ce n'est pas le Moyen-âge.

Quand je n'avais pas école ou l'après-midi, après la classe, je prenais le chemin dans l'autre sens avec deux ou trois vaches de mes parents, deux ou trois vaches de mon oncle et j'allais les monter dans les bois, au-dessus du village. Aujourd'hui, on dit "je n'ai pas d'argent", mais ça ne veut pas dire la même chose ; autrefois, les gens n'en avaient vraiment pas. (...)

J'avais 9 ans quand nous sommes partis pour Buenos-Aires, moi, ma mère et ma sœur ; mon père y était déjà depuis deux ans.

L'océan

Nous sommes partis sur un bateau, il s'appelait le Conte Grande et faisait l'aller retour de Gênes vers l'Amérique latine, c'était en 1951. On a passé huit jours et huit nuits sans voir la terre, il n'y avait que la mer, c'est quand même immense, l'océan ; je me rappelle encore le numéro de notre cabine, la 233.

Bien sûr, je n'avais jamais pris le bateau, je n'avais jamais quitté mon village et puis j'étais enfant, mais ce qui m'avait frappé, c'était de voir cet immense bateau qui était comme une ville, plein de gens qui parlaient, on était 2 000 ou 3 000 personnes. Au départ, on était déjà des pauvres dans la deuxième et la troisième classe, mais quand on a fait escale à Naples, le bateau s'est complètement rempli d'une multitude de gens, surtout des hommes, qui étaient encore plus pauvres que nous et qui ont fait tout le voyage au fond du bateau. Dans notre cabine, on avait un hublot, on voyait la mer et le ciel, mais la quatrième classe, c'était des dortoirs sous l'eau. Ils avaient le droit de monter en troisième classe, mais pas plus haut. Nous non plus, on n'avait pas le droit d'aller en première classe. C'était encore au-dessus. Là, il y avait des loisirs, une piscine,

des tas de choses comme ça.

(...)L'autre chose qui m'a beaucoup marqué, c'était à l'arrivée à Buenos-Aires. Il y avait tous les gens qui attendaient leurs familles et ils étaient parqués derrière un grillage, un grillage pour les empêcher de venir sur le quai, et alors ça pleurait de tous les côtés : ceux qui étaient sur le bateau et qui étaient pressés sur le pont pour essayer d'apercevoir quelqu'un sur le port, ceux qui étaient pressés derrière ces grilles, tous pleuraient.

C'était des pleurs de joie de se retrouver mais c'était quand même des pleurs. Et puis j'ai vu mon père derrière le grillage et il pleurait aussi de nous retrouver tous.

C'est probablement à partir de ce moment-là que j'ai commencé à imaginer le déchirement que ç'avait dû être pour mon père de quitter le village, de nous quitter nous. Je n'ai pas réussi à mesurer si c'était de la bravoure ou de l'inconscience. En tout cas, c'était à cause de la misère et vraiment, je crois, d'un désir profond de chercher à nous donner ce qu'il n'avait pas eu et qu'il pensait ne pas pouvoir nous donner là-bas.

Nouveaux départs

En Argentine, mon père était menuisier, il faisait des chalets pour les Américains qui venaient exploiter le pétrole. Avant que nous arrivions, il logeait dans un entrepôt d'électroménager, ça lui avait permis de mettre de l'argent de côté pour nous payer le billet. Je suis allé à l'école chez les prêtres jusqu'à l'âge de 14 ans. Mes parents auraient voulu que je continue. Je dois dire que moi, je n'en ai pas profité parce que je n'étais pas fait pour les études et j'ai commencé à travailler. Et puis en 1960, ça n'allait plus, l'inflation faisait du 1 000% par jour et nous avons quitté l'Argentine avec mes parents et ma sœur. Papa avait vendu la maison qu'il avait réussi à acheter, la vente a suivi l'inflation et nous avons pu partir. En France, on avait de la famille du côté de mon père, ses frères et sœurs y étaient. Alors on a débarqué au Havre le 14 juillet 1960.

En Argentine, je n'ai jamais voulu y retourner. Le départ a été trop douloureux, j'y avais vécu mon adolescence jusqu'à 18 ans. C'est un pays chaud, les gens vivent dehors, tout est ouvert, il n'y a pas de clôture. Ici, en France, les gens étaient plus fermés. Au début, nous sommes allés vivre à Champigny. C'était très dur, sans parler la langue.

Italiens de France

En France, nous n'avons pas vécu comme d'autres au milieu d'une communauté italienne, du fait que mon père n'était pas maçon comme la plupart des immigrés italiens de cette époque, mais menuisier. Moi, j'étais tourneur sur fer de métier, j'étais dans l'industrie. J'ai toujours fait le même métier et j'ai passé quarante ans dans la même entreprise. Je pense que j'ai pas mal réussi ma vie même si je n'ai pas fait une carrière. J'ai été aussi syndicaliste CGT, je n'ai jamais appris à écrire le français autrement que pour faire des tracts syndicaux.

Pour la langue, j'en ai fait une jaunisse, tellement c'était dur de ne pas pouvoir parler ni comprendre. La langue, ça été l'humiliation, la vie d'immigré se trimballe aussi avec ça. Quand on a commencé à me dire qu'à l'école, mes enfants avaient des bonnes notes, j'étais très fier. Ils m'ont donné ma revanche. Aujourd'hui, ma fille est enseignante et mon fils est un élu municipal à Montreuil. (...)

On ne choisit pas où on est

Dans cette ville, il y a beaucoup d'habitants d'origine étrangère ; dans le haut Montreuil, au quartier Branly où j'habite, il y a 14 000 habitants et 23 nationalités différentes : beaucoup de Maliens, parce qu'il y a un foyer, beaucoup de gens du Maghreb, quelques Portugais, des gens du Pakistan. Mais surtout des Maliens, on dit que Montreuil est la ville où il y a le plus de Maliens après Bamako.

Il fallait oser partir

Le propre de l'immigration, c'est d'avoir l'idée de retourner un jour, même si on ne retourne pas, même si on ne revient jamais. Mes parents y pensaient, mais ils disaient : "Nos petits-enfants sont ici". I

Ils étaient très reconnaissants au pays qui nous a accueillis et ils nous ont poussé, nous leurs enfants, à l'aimer. Ils ont tout fait pour s'intégrer sans oublier leur culture. Papa travaillait beaucoup, mais il ne travaillait pas le 14 juillet, par exemple. Je suis toujours italien, je ne me suis jamais fait français. Au moment où je suis arrivé en France, c'était la guerre d'Algérie et je ne voulais pas partir. Et après, je ne me suis jamais senti obligé de devenir français. Et puis c'était difficile de ne pas être de la même nationalité que ses parents.

J'ai écrit, dans un cahier bleu, l'histoire de ma famille pour mes petits-enfants. C'est par

reconnaissance à l'égard des anciens. J'ai voulu raconter comment ils sont arrivés à survivre là-bas. Et puis il fallait oser partir. Ils avaient une seule idée en tête, donner à leurs enfants une vie meilleure que la leur.

Je retourne régulièrement en Italie, à Gravagna, et mes enfants m'ont toujours fait l'amitié de venir. (...) Je me suis mis à écrire parce que quand j'ai pris la retraite, je trouvais que je n'allais pas bien. J'ai fait faire des examens et on a découvert que j'avais eu un infarctus sans m'en rendre compte. Alors je dois dire que c'est devenu une sorte d'obsession chez moi, de me dire que j'avais reçu plein de choses de mes parents, que j'avais appris mon histoire et que je ne savais pas si j'aurais le temps de donner ça à mes enfants, à mes petits-enfants. C'est pour ça que j'ai mis comme titre : "Je ne voudrais pas oublier de vous dire".

4. Témoignage d'Irina

1977 Naissance à Caransebes, en Roumanie

2000 Arrivée clandestine en France et achat de la première caravane

2002 Séjour au centre de rétention

2004 S'engage comme bénévole à Médecins du Monde

Je vais cueillir des jonquilles dans le bois, des belles, pour les vendre. Si c'est la saison, je trouve du muguet. Puis je cherche les feuilles, il en faut vraiment beaucoup pour faire des jolis bouquets. Si j'en trouve dans les rues, je coupe. Les fleurs, je les achète, aussi, très tôt le matin dans un grand marché, des roses, ou des pivoines blanches, elles sont plus parfumées. Puis je vais au marché vendre les fleurs.

Un jour par semaine, je vais à Médecins du Monde comme bénévole. Je traduis du roumain et du tzigane vers le français pour les visites médicales ou pour aider les sans-papiers à remplir les dossiers.

Je ne fais plus beaucoup la manche, seulement quand j'ai le temps. Avant, je restais par terre puis on m'a dit : "Il vaut mieux aller dans les gares et être debout", donc je demande et j'arrive à gagner plus. Mais je ne le fais presque plus, sans avoir les papiers, c'était trop dangereux.

Dans la rue, en faisant la manche, j'ai rencontré une dame, je suis allée lui demander des sous et elle m'a dit : "Non, je ne vous donne pas de l'argent, mais vous pouvez travailler chez

moi."J'ai dit : "Là ? Tout de suite ?" "Mais venez !", elle a répondu. J'ai fait deux heures de ménage chez elle, puis elle m'a offert un repas, des gâteaux.

Depuis, une fois par semaine, je fais le ménage chez cette dame.

Elle m'a beaucoup aidée. Elle a 86 ans, elle a des enfants et des petits-enfants, elle connaît tout de ma vie. J'ai l'impression qu'elle sent la douleur que j'ai éprouvée, comme si elle était triste pour moi. Quand je pleure, tout le temps elle m'embrasse, elle me serre dans ses bras. Elle ne dit pas que je suis sa femme de ménage, elle dit : "Tu es ma fille supplémentaire". C'est le lundi que je me repose, comme tous les Roms. C'est beaucoup de travail pour avoir un peu de sous, 300 euros par mois. La vente de fleurs ne marche pas très bien depuis deux ans.

Je connais tous les marchés de Paris, presque. Normalement, je crie : "Allez-y les pivoines, c'est pas cher allez-y... Un petit bouquet Madame? Un bouquet Mademoiselle ? Un petit bouquet Monsieur ?" Il y a des gens qui achètent par gentillesse, des gens qui achètent pour profiter du prix. Il y en a qui crient sur moi. Mais je ne suis jamais fatiguée des gens. Si la police arrive, il faut que je cache vite mon sac, je risque qu'ils me prennent mes fleurs. Je m'engueule toujours avec la police.

Attendre, c'est toujours long

Je suis venue en France en cachette, par le train, avec une amie. Elle connaissait la route. C'était cher, on devait donner un plus au contrôleur à la frontière, 300 deutschmarks. Un an plus tard, j'ai demandé un asile territorial, j'ai attendu pendant deux ans. Puis la réponse a été négative. Je devais quitter le territoire français, j'avais un mois. J'ai fait un recours. C'était en 2002. Un an plus tard, il y a eu jugement, la réponse du recours a été : expulsion.

En juin, les policiers m'ont attrapée dans la rue et je me suis retrouvée au centre de rétention à la Cité, pour huit jours. Là-bas, tout le monde pleurait et au départ, refusait de manger. Ensuite, c'était plus simple, on n'était pas serrées. Chaque fille avait son lit, une trousse avec tout ce qu'il faut pour la douche. Les bonnes sœurs étaient très gentilles. On avait du café tout le temps, on mangeait tous les jours.

Ils m'ont réveillée à 4 heures du matin pour m'amener à l'aéroport et me renvoyer en

Roumanie. J'ai vraiment beaucoup réfléchi et j'ai décidé de refuser. Ici, en France, est né mon fils, il a 3 ans. J'ai dit : "J'accepte de partir en Roumanie, mais avec mon fils et mon mari." J'ai demandé au policier de se mettre à ma place. Il m'a dit : "Je ne suis pas étranger, je suis chez moi". Il en avait marre de m'entendre parler. Moi, je n'acceptais pas de partir. Je préférerais faire trois mois de prison. Ils m'ont relâchée, mais ils ont gardé mon passeport et tous mes papiers. Après, c'est mon avocate qui a eu les papiers. Il ne faut pas espérer trop parce qu'à chaque fois, après je suis déçue. Il faut attendre. Et attendre c'est toujours long.

Ici, je suis tout le temps chassée, quand je fais la manche, quand je vends les fleurs, mais en Roumanie, c'est vraiment difficile.

Vivre en caravane

Pour s'installer sur un terrain de Tsiganes, il faut avoir l'autorisation de ceux qui y habitent. Il y a des gens qui prennent le terrain en charge et qui peuvent vous dire : "Non, c'est fini ici". Mais si on achète une caravane sur place, on a des chances de rester.

Je n'avais pas de maison, alors j'ai acheté une caravane. A 500 euros, c'était pas cher et je suis allée vivre sur un terrain avec les Roms. Si on n'a pas où dormir, c'est pratique. Dès qu'on est chassé, on prend la maison et on s'en va. Mais être tout le temps caché, tout le temps chassé, c'était angoissant.

Tout ce que je sais des Roms, c'est que personne ne veut vivre en caravane. On est pas des gens du voyage. On est tziganes, c'est vrai, mais on aime bien habiter dans des maisons avec tout ce qu'il faut, avec un jardin, avec un travail. Vivre en caravane, c'est mauvais pour la santé. Là où nous étions, il y avait toujours les ordures, les poubelles sur le terrain, il n'y avait pas l'eau, pas l'électricité, toujours les bougies, les bougies, on se chauffe avec le gaz.

Dans ma caravane, j'étais vraiment seule, mais tout doucement, j'ai commencé à connaître les gens. "Bonjour, ça va ?" C'est comme ça que j'ai rencontré mon mari. Et il y a un an, aussi, les gens de Médecins du Monde, qui venaient sur le terrain faire des soins. J'ai aidé un peu les médiateurs, les médecins, à rencontrer les malades, j'ai traduit - pas beaucoup de Roms parlaient français. Ils m'ont aidée aussi, ils m'ont payé une formation de langue française. J'ai appris un peu à écrire, j'ai fait aussi une petite

formation comme médiatrice. Ils me payent les repas et les transports. J'adore tout de ce métier, l'accueil, faire les dossiers, traduire, être avec les gens, sauf que je suis bénévole et comme je n'ai pas de papiers, je ne peux pas y travailler.

La dernière fois, on a été chassés du terrain à cause des voisins qui ont porté plainte à la mairie. Heureusement, un comité de soutien s'est créé pour nous aider, il y avait des gens de la Ligue des Droits de l'Homme, de Médecins du Monde, des habitants du quartier. Depuis, on a eu l'autorisation d'habiter dans un immeuble abandonné. On est 73 à y vivre depuis six mois. On a un contrat provisoire. On paye un loyer de 100 euros par mois. C'est petit, on vit dans une chambre à trois, moi, mon fils et mon mari. On partage la cuisine avec trois familles.

Être tsigane

Être tsigane, je ne sais pas bien ce que ça veut dire. Mes parents, mes grands-parents étaient tsiganes. En premier, c'est la langue qui change. À mon fils, je parle la langue tsigane. Moi-même, à 12 ou 13 ans, je ne savais pas bien parler la langue roumaine. Je l'ai apprise avec les amis de ma mère. Je demandais toujours : "qu'est ce qu'il dit ?" Ici aussi, je demande tout le temps : "qu'est ce que ça veut dire, ça et ça ?" Et c'est comme ça que j'ai appris à parler français.

Et puis il y a les habits : les femmes n'ont pas le droit de s'habiller avec les pantalons. Mais ma mère m'a laissée m'habiller en minijupe, en pantalon, comme je voulais, parce qu'elle avait beaucoup souffert de ça dans sa vie.

En Roumanie, la grande majorité des Roms sont pauvres, alors dès qu'on peut partir, on s'en va. Partout dans le monde, il y a des Roms.

En Roumanie

Je suis née à Caransebes, dans le sud de la Roumanie. Mon pays me manque, mais je ne veux plus y habiter. Tout ce que j'ai amené avec moi, c'est une petite photo de ma mère. Elle est morte d'une attaque cardiaque, elle travaillait comme peintre en bâtiment, mon père était parti de la maison quand j'étais petite. On était pauvres, on avait les quatre plaques de la cuisinière électrique pour chauffage. Je voyais mes amis bien habillés, ils avaient assez de sous pour continuer l'école et moi j'étais tout le temps pauvre, voir tout ça c'était vraiment difficile. J'ai fait quatre ans d'école, c'est tout. J'aurais vraiment voulu continuer les études. Je voulais devenir une grande sportive comme Nadia

Comaneci.

De 12 à 16 ans, j'ai gardé 50 vaches avec ma sœur. Je partais le matin et je rentrais le soir, tous les jours. A partir de 16 ans, j'ai commencé à travailler dans le commerce. C'était une boutique alimentaire. Je travaillais beaucoup, mais c'était un salaire de misère. Je n'arrivais pas à survivre, je n'arrivais pas à m'habiller. Et aussi, j'avais une fille. Elle a 7 ans, elle est en Roumanie avec mon ex. Tout le temps, je rêvais de partir, tout le temps. J'ai dit : "J'en ai marre, il faut que je fasse quelque chose, il faut que je m'en aille pour avoir une vie meilleure."

Je n'avais pas encore 23 ans quand je suis arrivée. Je n'ai pas choisi de partir, je n'avais pas le choix. Parfois, je suis en colère, je suis angoissée, je veux que tout ça se termine. Ça ne se voit pas beaucoup, parce que je n'ai pas beaucoup de cheveux blancs. Tout ce qui s'est passé dans ma vie ne m'a pas rendu malheureuse pour toujours. La seule chose qui me fait toujours souffrir, c'est de ne pas avoir continué les études. Parce que si j'avais continué l'école, je ne serais pas Irina d'ici, je n'aurais pas fait la manche, pas vendu des fleurs. Je serais une autre Irina.

5.Témoignage de Alphonse-Marie Toukas

1935 Naissance villageoise au Congo, alors colonie française.

1950 Arrivée à Brazzaville, comme interne.

1959 Fonde son orchestre, le "Sympathique Jazz".

1962 Formation aux métiers de la radio à Paris.

1993 Troisième exil pour la France.

Moi, j'ai pris la vie du bon côté. Ma mère me disait toujours : *"Il y a une seule chose importante sur la terre, c'est le souffle. Tant que tu respirez encore, rien n'est perdu."*

Et c'est vrai ! Trois fois en tout, je suis retourné au pays, et trois fois j'ai dû revenir en France. Là, ça suffit. Je vais mourir ici, je crois bien. Je n'ai pas la nationalité française, parce qu'à chaque fois, à la Préfecture, il m'a manqué un papier. C'est l'acte de décès de mon père, il a été perdu, avec tous les troubles qu'il y a eu au Congo. Donc je reste congolais à vie, à Paris. (...) Je vis ici et maintenant. Aujourd'hui, c'est mon jour, et personne ne peut me l'enlever. Demain, on verra. Il faut rendre grâce de la minute vécue.

Ça aussi, c'est ma mère qui me l'a appris. Plus je

vieillis et plus je me dis qu'elle avait raison.

Je suis né en 1935. Mon père était mort trois mois après ma naissance, d'une maladie de l'estomac. C'était un enseignant, il apprenait l'alphabet aux petits enfants. Et puis en même temps, comme il était catholique, c'est lui qui a introduit l'Eglise dans nos régions, à l'époque. (...). En Afrique on est syncrétiques. C'est à dire que même si on va à la messe, qu'on prend la communion et qu'on va à confesse, on nous enlèvera jamais de la tête qu'il y a aussi d'autres pouvoirs à l'œuvre et en particulier, des sorciers. (...). A 15 ans, je suis allé comme interne à Brazzaville, toujours chez les prêtres, et après le bac, j'ai décidé de commencer à travailler pour m'occuper de ma mère. J'avais 22 ans. (...), j'ai trouvé facilement à m'employer comme contrôleur aérien à l'aéroport Maya-Maya.

J'ai dû partir au bout d'un an, à cause d'un problème avec un collègue, un Français, qui a commis une grave erreur d'aiguillage et provoqué un accident. Il a prétendu que c'était moi le fautif. J'ai été innocenté et lui renvoyé, mais après ça, je ne pouvais plus rester, vous pensez ! Un Noir qui fait virer un Blanc, c'était impossible à avaler pour la colonie. Après j'ai travaillé un peu aux PTT, mais ça m'ennuyait à mourir, puis à la Shell six autres mois, avant de décider que j'étais pas fait pour la vie de bureau.

C'étaient les années de l'autodétermination, 1958 - 59, et la capitale de l'Afrique équatoriale française était quand même la ville la plus émancipée du continent, en dehors de l'Afrique du Sud. (...) Je me suis pas tellement intéressé aux événements de l'indépendance. Mon frère le curé m'avait dit : *"Tu peux faire tout ce que tu veux, sauf la musique et la politique."* J'ai pas pu m'empêcher pour la musique, mais j'allais pas enfreindre deux interdictions d'un coup ! J'avais créé mon groupe, le "Sympathique Jazz". On jouait dans les bars africains en semaine, et le week-end chez les Blancs. Rumba pour les uns et pour les autres, Tino Rossi et surtout Dario Moréno, moi j'adorais ce type-là. L'argent rentrait, la vie était belle. J'étais un dandy incontrôlable, un m'as-tu-vu-iste ! Je vivais avec maman et j'avais acheté une grande concession pour toute une smala de neveux, nièces et cousins. J'oublie de dire que j'avais fauté pendant mes années de collège et j'avais aussi une fille, que j'ai reconnue

et élevée.

Un jour, après un concert, un journaliste de Radio-Congo m'a proposé de devenir animateur chez eux, il trouvait que j'avais du bagout. J'ai créé une émission de variétés en public qui marchait très bien. On était en pointe, le Congo avait été le premier pays de toute l'Afrique à avoir la télévision. En 1962, grâce à un concours de la coopération française, je suis allé à Paris pour me former à tous les métiers de la radio : journalisme, réalisation, animation. J'habitais à Maisons-Laffitte, en banlieue parisienne, j'ai même chanté à la chorale de la paroisse pour le 700ème anniversaire de la cathédrale de Chartres.

Les Français, les Russes, les Cubains

Ce que j'ai tout de suite aimé de la France, c'était les gens. Cette année-là, je me suis beaucoup baladé dans les campagnes, dans la Drôme, en Normandie, en Bretagne, en Gascogne. A l'exception de quelques individus, il n'y avait aucune hostilité, même si certains n'avaient jamais vu de "nègre". On me regardait avec des grands yeux, on a même demandé à toucher mes cheveux ! Mais il n'y avait pas cette méfiance un peu générale qu'on constate maintenant.

Pendant les années de collège, j'avais correspondu avec une petite Française de mon âge, c'était les curés qui nous organisaient ça. On s'était écrit pendant dix ans. Elle habitait Saint-Etienne. Elle m'a proposé de venir la voir et on s'est adoptés tout de suite. Tellement qu'on a décidé de se marier. (...) On s'est mariés à Paris, on a fait une joyeuse fête avec les amis. Par la suite, on a eu deux enfants, une fille et un garçon.

L'année suivante, la troisième de notre indépendance, on est retournés au Congo et là, Révolution ! (...) Enfin, ça s'est gâté et je suis parti en catastrophe. En France, j'ai passé un autre concours, je suis resté trois ans à travailler ici et là, et puis j'ai cru à tort que chez moi, ils s'étaient un peu calmés. J'ai fait une nouvelle tentative en 1966, qui n'a duré que quelques mois. Après tout, Paris, ça m'allait bien. J'ai fait plein de choses à la radio : Radio France Internationale, France Inter, France Culture...

J'ai eu un autre orchestre, le "Kilimandjaro" et une troupe de théâtre, "Tous des frères".

L'agitation permanente ! (...)

Guerres africaines

C'est en 1983 que je suis reparti pour la dernière fois, pour être auprès de ma mère. Là-bas, j'ai continué à faire l'animateur et l'homme-orchestre, "Monsieur Sourire", comme on m'appelait. Finalement, à Brazzaville, j'ai ouvert un magnifique complexe de loisirs, avec deux salles de restaurant, une scène de spectacle et une grande terrasse au bord du fleuve, en face de Kinshasa, "L'Escale de la Corniche". Quand ça a commencé à barder, en 1992, j'ai bien essayé de tenir le coup mais j'ai dû tout abandonner l'année suivante. Et maintenant, là-bas, tout est dévasté. (...)

6. Témoignage de Victor Hugo Iturra Andaur

1951 naissance à Coronel, près de Tomé, dans le sud du Chili
1968 adhésion au Mouvement de la gauche révolutionnaire, le MIR
1973 11 septembre. Coup d'Etat du général Augusto Pinochet.
1974 arrestation, incarcération, torture
1976 expulsion vers la France
1981 arrivée à Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais
1986 tentative avortée de retour au Chili

C'est une coïncidence extraordinaire de m'être retrouvé ici dans le Nord, au bord de la mer. Parce que je viens d'une région du Chili finalement assez semblable, minière et maritime à la fois, avec une grosse industrie textile, où mon père était ouvrier. J'ai grandi dans une des cités de l'usine, avec des petites maisons toutes pareilles. Et quand j'ai vu les terrils et les corons pour la première fois, en montant de Paris à Lille, j'ai trouvé des points communs avec là d'où je venais. J'ai l'impression de partager d'une certaine façon le même passé, cette manière dont les gens, ici ou là-bas, doivent lutter pour vivre, ou peut-être simplement survivre. Maintenant, à Tomé, tout ça est à l'abandon, les usines ont fermé aussi.

Dans le quartier de mon enfance, la vie était dure mais extrêmement communautaire. Il y avait de temps en temps de grandes grèves, qui pouvaient durer trois ou quatre mois. Au bout d'une semaine, tout le monde allait sur le rivage pour ramasser des mollusques, pêcher. Les familles se nourrissaient grâce à la mer. L'océan rejetait parfois sur la grève des bancs entiers de poissons, qu'on ramassait tout frétilants et par milliers, à la pelle. (...)

Mon père n'était pas particulièrement engagé, il

faisait grève de temps en temps, mais c'était un simple travailleur, qui mettait toute son énergie à essayer de nourrir tant bien que mal la tribu qu'il avait fondée. Mes parents n'étaient pas spécialement francophiles. Ils m'ont appelé Victor- Hugo parce que c'est une coutume assez répandue en Amérique du Sud de donner aux enfants des noms célèbres. (...)

la politique, 24 heures sur 24

J'ai commencé à militer pendant les deux dernières années de lycée, ç'a été aussi naturel que, disons, la mer. Entre 1968 et 1973, au Chili, nous avons connu une véritable ivresse politique, ce qu'on appelle en espagnol la voragine, qui s'est emparée de toutes les couches de la société.(...). A l'Université de Concepción, où je suis arrivé pour étudier l'histoire à 18 ans, j'ai adhéré tout de suite au MIR, un parti marxiste-léniniste naissant, mais déjà doté d'une structure politico-militaire très serrée. Je suis devenu un dirigeant régional. (...) Nous vivions 24 heures sur 24 pour la politique. (...)

Le coup d'Etat est arrivé. C'est un cousin qui est venu me réveiller, le matin du 11 septembre 1973, en tambourinant sur ma porte. "Il y a plein de militaires dans les rues !" On s'attendait à ça depuis trois ou quatre mois déjà, on était prêts à passer à la clandestinité. Mais on n'avait jamais soupçonné que la répression serait aussi féroce. Dans les semaines qui ont suivi, la stratégie des putschistes a consisté à arrêter, frapper, torturer tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un militant de gauche pour assommer les organisations politiques et paralyser toute tentative de résistance. (...)

Et puis je me suis fait arrêter, bêtement, dans un contrôle d'identité, au mois de juin 74. Ils m'ont fait danser toutes sortes de danses, pendant huit mois à peu près. Après, on m'a interné, d'abord dans un camp à Santiago puis dans un autre, la Quiriquina, une petite île au large de ma ville natale. C'est là qu'on m'a notifié mon expulsion. Après, c'est à toi de trouver un pays qui t'accueille. Petit à petit, sous la pression internationale, le régime militaire avait dû accepter la présence d'observateurs dans les lieux de détention. On recevait régulièrement la visite d'un représentant de la Communauté européenne, qui nous proposait des destinations d'asile. Dans notre organisation interne, les pères de famille et les malades étaient prioritaires.

Comme j'étais célibataire et bien portant, je suis parti un des derniers, en France.

Arrachement

Je n'ai pas choisi ce départ, on m'a expulsé. La coupure est spécialement brutale, violente. Tu as la sensation que tu es arraché. Dans le panier à salade, dans l'avion, je me répétais : "Je reviendrai, je reviendrai". Je suis arrivé à Paris au mois de février 1976. Il neigeait, j'étais en manche de chemise. On m'a amené d'abord dans un foyer de réfugiés à Antony, puis quelques semaines plus tard, on nous a proposé de partir dans un autre, à Lille. (...)

On a eu les papiers tout de suite, carte de séjour et de travail, et le passeport mezclilla, comme on l'appelait, parce que le tissu ressemble au jean. Dix francs par jour pendant trois mois, 80 heures de cours de français, et après, c'est à toi de te débrouiller. Et je me suis débrouillé. Je suis pas maladroit de mes mains, j'ai d'abord travaillé dans le bâtiment, pour pouvoir reprendre des études et passer un diplôme d'animateur. J'ai travaillé dans différentes Maisons de la culture avant d'arriver à celle de Boulogne en 1981, avec Mitterrand, pour devenir directeur. Avec ma femme, qui est d'ici, on s'est rencontrés dans un centre de loisirs estival, où on travaillait tous les deux.

"J'étais déjà devenu français"

Pendant longtemps, j'ai gardé au fond de moi l'idée de repartir. Un émigré, il rêve forcément du lieu de sa naissance, il voit tout plus grand, plus beau que c'était. On construit une sorte de mystification. Je suis retourné au Chili pour la première fois en 1986, au bout de dix ans. J'avais démissionné de mon travail, dit adieu à ma famille, pris les quelques économies que j'avais. Je ne supportais plus d'être entre les deux, je devais choisir. Mais là-bas, au bout de deux semaines, j'ai commencé à m'ennuyer. Je me sentais très seul. J'ai compris que je ne retrouverais jamais ce que j'avais perdu. Alors, j'ai téléphoné à ma femme, ici à Boulogne, et je lui ai demandé : "Est ce que tu veux bien de moi encore une fois ?" Elle a dit oui. Après ça, on a fait un autre enfant, on a acheté une maison. En fait, j'étais déjà devenu français, mais je m'en étais pas aperçu avant ce voyage.

(...)

Je suis rentré et maintenant je suis ici, et le Chili est un pays de vacances.(...)

7. Témoignage de Ismaël Haji

1956 Naissance dans une famille paysanne à Tefret au Maroc

1965 Départ pour Casablanca, où il va vivre chez sa tante

1971 Arrête l'école. Premier emploi et football intensif.

1976 Arrivée à Paris

1981 Renonce au football professionnel, reprend l'épicerie de la rue de Noisy-le-Sec, aux Lilas (93).

1985 Mariage au Maroc

1988 Prend la nationalité française à la naissance de son premier enfant

(...)

Je suis né le 21 décembre 1956, dans un village du sud du Maroc, Tefret. C'est dans le petit Atlas, à 100 km après Tiznit. On est des Berbères. Dans la famille, on est cinq sœurs et quatre frères et je suis le deuxième. Mon père travaille toujours, il est menuisier, et aussi agriculteur. Il cultive un peu de tout, surtout du blé, et puis des légumes, sur les terres qu'il a héritées de son père. Quand il n'y a pas de travail aux champs, il fabrique des meubles, des fenêtres, des portes. Mais aujourd'hui, c'est nous, les enfants, qui l'aidons pour vivre. De la famille, je suis le seul à être venu en France. Au village, il reste seulement une sœur et mon père. Tous les autres sont dispersés au Maroc.

L'aventurier

Dans mon village, c'est comme ici dans les campagnes, c'est comme partout. La plupart des jeunes partent à 15 ou 16 ans, pour continuer leurs études ou pour travailler, et il y a trente ans, c'était pareil. Moi, je suis allé à Casa dès l'âge de neuf ans. Je vivais chez une tante, avec mes cousins, et j'allais à l'école. Chez elle, j'étais bien. Mais je n'aimais pas les études. Je regrette, maintenant, c'est pour ça que mes enfants, je les pousse à aller le plus loin possible. J'ai arrêté l'école à 15 ans, à peu près.

Au début, j'ai trouvé un boulot dans une petite fabrique de peinture. Quand je ne travaillais pas, je jouais au football. Mon rêve, c'était ça. Je voulais devenir un grand sportif. J'avais commencé en ville, avec les copains de la rue, et puis dans un club organisé. Mais à force de regarder les matches à la télé française, j'ai eu envie d'aller en France. Quand je me suis décidé, j'avais 20 ans tout juste. Je suis parti seul, comme un aventurier. Je me suis dit : "Je vais tenter ma chance, et puis si ça va pas, je reviens". Finalement, je suis resté.

J'ai atterri à Paris, chez des parents éloignés. Je

n'ai pas été tellement surpris par la ville. Le Maroc, c'est vraiment tout près de la France, on n'est pas si différents. (...)

Mais pour le sport, ça n'a pas marché comme j'imaginai. Il aurait fallu s'entraîner tout le temps. Moi, je n'avais personne derrière moi, il fallait que je gagne ma vie, alors je jouais un peu, je travaillais un peu, jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge de 25 ans. Là, j'ai été un peu raisonnable. Pour le foot, je comprenais que c'était trop tard.

Je n'ai pas vraiment pensé à rentrer. J'avais trouvé un bon travail, dans une épicerie, je savais que le salaire serait meilleur ici. Là bas, j'aurais dû tout recommencer à zéro. J'avais beaucoup d'amis, alors qu'au Maroc, mes copains étaient tous dispersés. Il y a sûrement plein d'autres raisons, mais disons que c'est ça la base. Et depuis que les enfants sont nés, ma vie, elle est là. C'est eux qui me tiennent en place.

Au début, je suis resté sept ans sans retourner au Maroc. Je me trouvais bien, j'avais coupé un peu avec la famille. Finalement, je me suis marié avec une fille de chez moi. (...) Au début, quand elle est arrivée ici, elle pensait vraiment qu'on allait retourner un jour. Après qu'on a eu les enfants, elle a réfléchi, elle a compris que c'était pas possible. Mais sa famille lui a manqué beaucoup, même encore maintenant. Elles sont quatre sœurs qui ont grandi ensemble. Moi, j'étais parti très jeune, j'ai été habitué à être loin, c'est ça la différence.

J'ai jamais connu de problèmes de racisme. Sauf en Espagne, une fois. Ça me fait quelque chose d'en parler, parce que je comprenais pas. On arrivait juste pour prendre le petit déjeuner, un matin. On allait au Maroc en voiture. Je demandais qu'on me serve, au comptoir, les enfants étaient sur la terrasse. Le patron s'occupait des autres clients, et puis moi j'étais là, "por favor, por favor", il me regardait pas. Pour finir, c'est un couple espagnol, à côté de moi, qui m'a demandé ce que je voulais, qui a commandé et payé pour moi. J'ai fait manger les enfants et je les ai remboursés. Je peux même pas dire dans quelle ville c'était, parce que je voulais pas me souvenir de cette histoire. Bon, peut-être on peut comprendre, ces gens en avaient marre des familles qui traversent le pays pendant tout l'été et c'est tombé sur moi. C'est la seule fois que j'ai senti quelque chose de pas bien.
trois beaux enfants

A la naissance de notre fils, on a pris la nationalité française. Puisque chez nous, on peut garder aussi le passeport marocain. Pour renouveler la carte de séjour, il fallait y aller très tôt le matin, attendre longtemps, c'était pas bien pratique. Et puis j'avais vécu en France déjà pas mal d'années et je me sentais pareil aux autres personnes, qu'elles soient nées ici ou même qu'elles soient françaises d'origine. C'est qu'une question de papiers, tout ça c'est pas très important. J'ai trois enfants : le plus grand s'appelle Soufiane, il est né en 1988 ; après, il y a Saafa, en 1991 et Camélia, en 1995. Trois beaux enfants, ils me rendent fier.

Ils travaillent bien, je suis sûr qu'ils vont pas faire le même métier que moi. Si, c'est un beau métier, épicier, mais ils vont pas aimer ! Ils voient bien qu'il y a beaucoup d'heures, je rentre tout le temps tard, je pars le matin tôt. Et puis aucun enfant a envie de faire le métier de son père, c'est normal.

(...)

Nos enfants, on leur a toujours parlé français à la maison, depuis qu'ils sont nés. On voulait que la base soit bonne, avec un bon français au départ. Ils parlent aussi berbère, ils ont appris avec les grands-parents, la famille. Je les ai amenés deux fois déjà là où je suis né, pour qu'ils comprennent ce qu'il y a de l'autre côté. Je leur raconte tout le temps ce que j'ai fait, ce que j'ai vécu. C'est pas une chose compliquée. Avoir deux pays, c'est quelque chose en plus, c'est bien d'aller voir les autres, de comprendre comment ils vivent. On découvre toujours quelque chose qui vaut la peine. Les gens qui ont peur des autres, c'est parce qu'ils ne les connaissent pas assez (...).

8. Témoignage de Baptista de Matos

1934 naissance à Alcanadas

1958 mariage ; élections "truquées" de la dictature Salazar

1963 départ solitaire en France

1974 installation à Fontenay Sous Bois (94) ; Révolution des œillets

1981 études supérieures en France pour ses deux enfants

Ça fait aujourd'hui 71 ans que je suis né, à Alcanadas. (...). Je suis né un 24 février 1934, à 9 heures du matin, suivant ma mère. J'étais rond comme je suis aujourd'hui, sans pouvoir rester sur une chaise trop longtemps.

J'avais trois frères et une sœur, mon père était mineur. Quand la sirène de la mine sonnait, il partait tout pressé et après, j'allais lui amener le déjeuner. Je le voyais sortir à cinq heures, tout noir. C'est des images que je garde encore : tous ces gens qui arrivaient fatigués, la peau blanche et noir le visage. Ils habitaient dans des conditions dures et la seule vie était d'aller au bistrot boire du vin et se chauffer. (...)

La vie de village à Alcanadas était marquée par ces mineurs venus d'ailleurs, du Nord, du Sud du Portugal et aussi d'Espagne, des gens très pauvres. Tout ça m'a suivi quand plus tard je suis venu en France, habitant dans un bidonville, et m'a appris à réfléchir à ce qu'est la misère humaine, économique, la misère tout court. C'est là qu'on se forge, qu'on se fait une peau forte capable de résister à un tir de canon. Ces souvenirs font partie de mon apprentissage. Mon père était mineur et donc j'étais d'un niveau social, économique, pauvre, mais aussi j'étais très heureux. Enfant, je jouais au foot, à l'arc, j'allais voir pondre les oiseaux qui faisaient les nids dans les arbres, les oliviers, les chênes... J'ai été à l'école et comme j'étais assez inquiet et entreprenant, j'ai fait partie dans le village des quatre personnes qui ont fait des études primaires. Mais on n'avait pas les moyens d'aller au lycée alors j'ai été travailler dans une pharmacie à l'âge de douze ans et jusqu'à dix-sept. Après, comme ce n'était plus possible par rapport à la loi, j'ai travaillé la terre et j'ai fait l'armée aussi.

Une dictature complète

La mine a fermé en 50 et là, ç'a été vraiment la misère. Tous les immigrés sont partis. Moi, j'avais des terres. La vallée était fertile, je gagnais ma vie, mais à partir des années soixante, l'économie au Portugal a été un désastre. Je me suis marié en 58, j'ai eu les enfants et je me disais que ma vie, ce n'était pas ça. Le Portugal vivait sous une dictature complète, Eglise et dictature étaient ensemble. On nous martelait l'anticommunisme à l'église, à la catéchèse, tout le temps.

Ça m'a révolté. Ç'a eu l'effet inverse de ce que voulaient les curés. A l'époque, une personne allait en prison juste parce qu'elle n'était pas d'accord. Je lisais beaucoup, j'étais le seul d'Alcanadas qui achetait un journal, donc j'ai fait de la politique naturellement. Je lisais parfois le journal du parti communiste clandestin et c'était

dangereux dans ces années-là, en 58, 59, 60...
(...) Le manque de liberté, l'impossibilité de parler m'ont poussé à partir.

Le Sud Express

Surtout, je réfléchissais par rapport à mes enfants. Je savais que je n'aurais pas la possibilité de les amener à l'école plus tard. Je ne voyais pas d'avenir pour eux et je me suis dit : "Je pars, il faut que je parte, il faut que mes enfants aient autre chose que moi." Mon fils avait 18 mois et ma fille trois ans. Pour moi, le savoir était quelque chose d'important. Quand je me suis décidé à partir - ma femme, elle, ne voulait pas - les gens d'Alcanadas m'ont dit : "Mais tu n'as pas besoin d'être émigrant." Parce qu'être émigrant, c'est quelque chose de bas, de péjoratif.

Pour Alcanadas, je n'étais pas une personne misérable et le maire de Batalhas m'a dit : "Tu es fou. Tu ne vas pas aller en France." "Mais si, je veux aller à Paris." Il m'a quand même trouvé un passeport de touriste, parce qu'à l'époque, c'était interdit, un passeport, et je suis parti seul avec ma petite valise, en touriste, et pendant une centaine de kilomètres, j'étais entouré de deux hommes de la police politique, la PIDE, qui m'ont suivi depuis la gare de Fatima jusqu'à Villaformosa.

A la frontière, ils m'ont demandé pourquoi j'allais en France. J'ai raconté que j'étais agriculteur et que je voulais visiter Paris parce que ça m'intéressait. Malgré leur acharnement pour me faire craquer, ils n'ont pas été capables de me sortir de mes gonds.

(...) Je suis venu en train par le Sud Express et je suis arrivé à Austerlitz sans rien savoir, avec un livre de traduction français-espagnol. José, un ami qui m'a reçu à la gare, m'a amené dans un chantier à Pantin où j'ai dormi. C'est dur, très difficile. Dans le froid, on pense à ce qu'on a laissé, à la femme, toute une vie et pas savoir qu'est ce qu'il va y avoir après. Il faut changer sa structure mentale, non pas pour conquérir le monde mais pour se débrouiller avec ce monde. J'ai dormi deux, trois nuits dans le chantier. Puis je suis allé à vivre au bidonville de Champigny.

Le plus grand bidonville de France

Trois jours après mon arrivée, tout de suite, un mec m'a proposé un travail à Vincennes, dans des routes, des petits égouts. J'ai commencé à

travailler fort, à apprendre le français et à me faire connaître. (...)

Quand je revenais dormir au bidonville, je me disais : "Où est-ce que je suis, qu'est ce que je fais ici ?" Il ne faut pas que tu te laisses emporter par l'émotion. Pas d'eau, l'entassement, le logement petit... Je me disais : "Il faut que tu te fasses une raison parce que tu as une femme et deux enfants petits au Portugal. Tu as ton honneur." Et ça, ça compte beaucoup.

Au début, je me souviens, il y avait un mec qui était d'un village pas loin de chez moi. Il a entendu parler de moi et il est venu m'apporter une soupe. C'est réconfortant. Je me suis dit : "Il y a quand même de la solidarité ici. Il n'y a pas que des bêtes." Je les voyais tous comme des bêtes. Moi aussi, j'étais une petite bête. C'était le plus grand bidonville de France, à Champigny sur Marne, en 67 il y avait peu près 14 000 Portugais qui y habitaient. J'ai passé quatre mois là-bas et aussitôt que j'ai eu la possibilité, je suis parti. Deux ans après, j'ai été enfin chercher ma femme et mes enfants au Portugal.

(...)

Je suis donc allé aux cours d'adulte de nuit, aux cours de français (...). En 63, 64 j'ai fait le prolongement de la ligne n°1, j'ai fait Etoile, Porte d'Italie jusqu'à Villejuif, j'ai fait Torcy... J'ai été à Gare Saint Lazare, à Hôtel de Ville. (...) La RATP m'a bien classé.

(...)

Mes enfants

Mes enfants, c'est mon souci majeur, c'est pour eux que je suis venu. Je n'ai pas de regrets, c'est une vraie victoire personnelle (...).

Maintenant qu'ils ont été à la Faculté, qu'ils ont un diplôme, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Même s'ils sont pauvres, je m'en fous. La richesse, c'est bon pour le banquier, c'est pas pour moi. L'argent, on a besoin pour vivre mais pas plus.

(...)

Annexe 2, fiche élèves :

Classe :	Géographie 4^{ème}
Nom, prénom :	
Autres élèves du groupe :	
QUESTIONNAIRE	
Le portrait/parcours de :	
La situation dedans son pays d'origine :	
- Quel est le pays d'origine de ?	
- Localise le sur la carte, et entoure le en	
- Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ?	
- Quelle est sa date de naissance ?	
- Avec qui vit-il ? Quelle est la situation de sa famille ? (profession des parents)	
- Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ?	
- Quelle est la raison de son départ ?	
Le voyage, le passage :	
- En quelle année a-t-il quitté son pays ?	
- Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ?	
- Est-il parti seul ou en groupe ?	
- Combien de temps a duré son voyage ?	
- Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage.	
- Sur la carte représente par une flèche..... le trajet effectué par.....	
L'arrivée deen France	
- Dans quelle ville est-il arrivé ?	
- Où s'installe-t-il? (Par qui est il accueilli, où loge-t-il ?)	
- Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ?	
- A-t-il obtenu la nationalité française ?	

- Annexe 3 : Corrections des questionnaires :

1. Portrait/ parcours de Tran Dung Nghi (Vietnam)

I - la situation de Tran Dung Nghi dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine de Tran Dung Nghi ? Son pays d'origine est le Vietnam

Localise le sur la carte, et entoure le en rouge (voir annexe 2)

Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Son village d'origine est Nha Trang dans le sud du pays.

Quelle est sa date de naissance ? Elle est née le 16 février 1963.

Avec qui vit-il ? Elle vit avec ses parents, ses 4 sœurs et un frère. Son père est militaire.

Travaille-t-elle ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Non, elle était encore une enfant au Vietnam. Elle ne travaillait pas et allait à l'école.

Quelle est la raison de son départ ? Ils partent pour des raisons politiques, pour fuir les communistes.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-elle quitté son pays ? Elle a quitté son pays en avril 1975.

Quel (s) moyen(s) de transport a-t-elle utilisé pour partir ? Sa famille a voyagé en bateau.

Est-il parti seul ou en groupe ? Ils étaient nombreux sur le bateau.

Combien de temps a duré son voyage ? Le voyage a d'abord duré deux nuits et trois jours sur le bateau avant d'être recueillis par un cargo norvégien. Ils sont alors conduits à Hong Kong où ils passent plusieurs mois, puis arrivent à Roissy le 14 juillet 1974.

Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « désolation », « tristesse »

Sur la carte représente par une flèche rouge le trajet effectué par Tran Dung Nghi

L'arrivée de Tran Dung Nghi en France

Dans quelle ville est-elle arrivée ? Elle arrive à Roissy (aéroport) puis s'installe à Anthony.

Où s'installe-t-elle ? (avait-il de la famille en France ?) Elle n'avait pas de famille en France. Ses parents demandent le droit d'asile au gouvernement français.

Sa famille loge d'abord dans un centre d'accueil provisoire installé dans une école à Anthony, puis dans un foyer de demandeurs d'asile toujours à Anthony. Ensuite ils obtiennent un logement à Champs sur Marne en banlieue parisienne.

Quelle activité professionnelle a-t-elle exercé en France ? Elle travaille mais ne précise pas ce qu'elle fait . Elle s'occupe également activement de l'association des jeunes vietnamiens de France.

A-t-il obtenu la nationalité française ? Elle ne le précise pas. Elle dit qu'elle « se sent française », mais qu'elle sera toujours « vietnamienne de cœur ».

2. Portrait/parcours de Françoise Nova (Espagne)

la situation Françoise Nova dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine de Françoise Nova ? L'Espagne

Localise le sur la carte, et entoure le en bleu

Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Sidamunt, province de Lerinda.

Quelle est sa date de naissance ? 1918

Avec qui vit-elle ? Ses parents et ses 3 frères et sœurs. Ses parents sont agriculteurs.
Travaille-t-elle ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Elle ne travaille pas.
Quelle est la raison de son départ ? Ils quittent l'Espagne parce que c'était la guerre civile.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? En 1939
Quel (s) moyen(s) de transport a-t-elle utilisé pour partir ? En charrette et à pied.
Est-elle partie seul ou en groupe ? Elle est partie avec ses parents et ses frères et sœurs. Plusieurs familles ont fui en même temps qu'eux.
Combien de temps a duré son voyage ? Un mois.
Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « froid » « difficile » « dur »
Sur la carte représente par une flèche bleue le trajet effectué par Françoise Nova.

L'arrivée de Françoise Nova en France.

Dans quelle ville est-il arrivé ? A La Preste, puis à Prats de Mollo. Sa famille est ensuite séparée : son père part à Brams et elle part avec ses frères et sœurs et sa mère à Valence. Ils s'installent alors à Châteauneuf du Rhône.
Où s'installe-t-elle ? (avait-il de la famille en France ?) Elle n'avait pas de famille en France. Ils sont accueillis par le maire de Châteauneuf du Rhône.
Quelle activité professionnelle a-t-elle exercé en France ? Elle a travaillé sur les marchés puis pendant 37 ans dans des usines où elle faisait de la couture (chaussures, chapeaux)
A-t-il obtenu la nationalité française ? Oui, son mari et elle se sont fait naturaliser à la naissance de leur fille, il y a plus de 40 ans.

■ 3. Portrait/parcours de Giorgio Molossi (Italie)

La situation de Giorgio Molossi dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine de Giorgio Molossi ? L'Italie
Localise le sur la carte, et entoure le en vert.
Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? le village de Gravagna à 80 km de Gênes.
Quelle est sa date de naissance ? 1942
Avec qui vit-il ? Avec ses parents et sa sœur. Son père est menuisier.
Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Enfant, après l'école, il allait monter les vaches dans les bois, au-dessus du village.
Quelle est la raison de son départ ? Il part avec sa mère et sa sœur rejoindre son père en Argentine. Puis tous ensemble, ils quittent l'Argentine pour la France car les conditions de vie en Argentine se sont dégradées.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? Il quitte l'Italie pour l'Argentine en 1951 puis il quitte l'Argentine pour la France en 1960.
Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Ils sont partis en Argentine en bateau, puis arrivent en France en bateau également.
Est-il parti seul ou en groupe ? Il est parti avec sa famille.

Combien de temps a duré son voyage ? plusieurs semaines.
Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage.
Sur la carte représente par une flèche verte le trajet effectué par Giorgio Molossi

L'arrivée de Giorgio Molossi en France

Dans quelle ville est-il arrivé ? Ils arrivent au Havre, puis vont vivre à Champigny.
Où s'est-il installé ? Après Champigny, il va vivre à Montreuil.
Où a-t-il logé ?
Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ? Il a été tourneur sur fer, et a travaillé dans la même entreprise pendant 40 ans.
A-t-il obtenu la nationalité française ? Non, il n'a pas voulu la demander.

4. Portrait/parcours d'Irina (Roumanie)

La situation d'Irina dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine d'Irina ? La Roumanie
Localise le sur la carte, et entoure le en jaune.
Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Caransebes, dans le sud de la Roumanie.
Quelle est sa date de naissance ? 1977.
Avec qui vit-elle ? Sa mère. Son père a quitté la maison quand elle était petite.
Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? De 12 à 16 ans elle a gardé des vaches avec sa sœur. Puis à 16 ans elle a travaillé dans une boutique mais le salaire n'était pas bon.
Quelle est la raison de son départ ? Elle a voulu partir pour avoir « une vie meilleure »

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? En 2000.
Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Le train.
Est-il parti seul ou en groupe ? Avec une amie.
Combien de temps a duré son voyage ? cela n'est pas précisé.
Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « en cachette »
Sur la carte représente par une flèche jaune le trajet effectué par Irina

L'arrivée d'Irina en France

Dans quelle ville est-elle arrivée ? Elle s'est installée dans la région parisienne.
Où s'est-elle installée ? Elle s'est installée dans un campement tsigane. Puis elle s'est installée avec son mari et son fils dans un immeuble abandonné. Ils payent 100 euros par mois.
Quelle activité professionnelle a-t-elle exercé en France ? Elle vend des fleurs dans la rue et fait de la traduction et de la médiation pour Médecins du Monde comme bénévole.
A-t-elle obtenu la nationalité française ? Non. Elle n'a pas la nationalité française ni de titre de séjour.

5. Portrait/parcours de Alphonse-Marie Toukas (Congo)

La situation de Alphonse-Marie Toukas dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine d'Alphonse-Marie Toukas ? Le Congo
Localise le sur la carte et entoure le en violet.
Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Il vivait à Minduli
Quelle est sa date de naissance ? 1935
Avec qui vit-il ? Avec sa mère, son père est mort alors qu'il avait trois mois.
Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Il était contrôleur aérien à Maya-Maya, puis il a travaillé à la poste puis chez Shell. En même temps il faisait de la musique dans un groupe de jazz et a ensuite commencé à travailler comme animateur sur Radio-Congo.
Quelle est la raison de son départ ? Il est parti du Congo pour se former aux métiers de la radio à Paris.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? la première fois en 1962, ensuite en 1966 puis définitivement en 1993.
Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Cela n'est pas précisé.
Est-il parti seul ou en groupe ? Il est parti seul.
Combien de temps a duré son voyage ? Cela n'est pas précisé.
Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage : Ses nombreux voyages ne sont pas décrits.
Sur la carte représente par une flèche violette le trajet effectué par Alphonse-Marie Toukas

L'arrivée d'Alphonse-Marie Toukas en France

Dans quelle ville est-il arrivé ? il est arrivé à Maison-Lafitte en banlieue parisienne, mais a aussi vécu à St Etienne.
Où s'installe-t-il ? Il n'avait pas de famille en France mais en s'installant à St Etienne il épouse sa correspondante.
Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ? Il a travaillé comme musicien et a la radio (Radio France internationale, France -inter, France-Culture)
A-t-il obtenu la nationalité française ? Il ne le précise pas

6. Portrait/parcours de Victor-Hugo Iturra Andaur (Chili)

La situation de Victor-Hugo Andaur dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine Victor-Hugo Andaur ? Le Chili
Localise le sur la carte, et entoure le en orange.
Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Coronel, près de Tomé, dans le sud du Chili.
Quelle est sa date de naissance ? Il est né en 1951.
Avec qui vit-il ? Avec ses parents et ses frères.
Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Il fait de la politique. Il adhère au parti d'extrême gauche MIR dont il devient un dirigeant régional.
Quelle est la raison de son départ ? Il a été expulsé après le coup d'Etat du 11 septembre 1974.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ?

Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Il est parti en avion dans des conditions de détention.

Est-il parti seul ou en groupe ? Cela n'est pas précisé.

A-t-il du payer un passeur ? Non, il a été expulsé par le gouvernement chilien.

Combien de temps a duré son voyage ? Non précisé.

Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « brutal » « involontaire » « violent »

Sur la carte représente par une flèche orange le trajet effectué par Victor-Hugo Andaur.

L'arrivée de Victor-Hugo Andaur en France

Dans quelle ville est-il arrivé ? Il est arrivé à l'aéroport de Roissy et conduit à Anthony.

Par qui a-t-il été accueilli ? Il n'avait pas de famille en France

Où a-t-il logé ? Dans un foyer de réfugiés à Anthony puis à Lille.

Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ? Il a d'abord été peintre en bâtiment puis a repris des études pour être animateur. Il a rencontré sa femme en travaillant dans un centre de loisirs.

A-t-il obtenu la nationalité française ? Il a d'abord eu une carte de séjour mais ne précise pas s'il a demandé ensuite la nationalité française.

7. Portrait/parcours de Ismaël Haji (Maroc)

La situation d'Ismaël Haji dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine d'Ismaël Haji ? Le Maroc

Localise le sur la carte, et entoure le en marron

Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? Tefret. Dans le sud du Maroc.

Quelle est sa date de naissance ? Il est né en 1956.

Avec qui vit-il ? Avec ses parents qui sont paysans et ses cinq sœurs et ses trois frères ;

Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Il quitte l'école à 15 ans et travaille dans une fabrique de peinture. En même temps il joue beaucoup au football

Quelle est la raison de son départ ? Il a voulu tenter sa chance en France.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? Il a quitté son pays en 1976.

Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Cela n'est pas précisé.

Est-il parti seul ou en groupe ? Il est parti seul.

A-t-il du payer un passeur ? Non précisé.

Combien de temps a duré son voyage ? Non précisé.

Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « comme un aventurier »

Sur la carte représente par une flèche marron le trajet effectué par Ismaël Haji

L'arrivée d'Ismaël Haji en France

Dans quelle ville est-il arrivé ? Il est arrivé à Paris.

Par qui a-t-il été accueilli ? (avait-il de la famille en France ?) Il est accueilli par des parents éloignés.

Où a-t-il logé ? Chez ses parents.

Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ? Il a compris qu'il ne pourrait pas continuer le football. Il a commencé à travailler dans une épicerie.

A-t-il obtenu la nationalité française ? oui, il l'a prise à la naissance de son fils en 1988.

8. Portrait/parcours de Baptista de Matos (Portugal)

La situation de Baptista de Matos dans son pays d'origine

Quel est le pays d'origine de Baptista de Matos ?

Localise le sur la carte, et entoure le en noir.

Quel est le nom de sa région d'origine, de son village ? il est né à Alcanadas

Quelle est sa date de naissance ? Il est né en 1934.

Avec qui vit-il ? Avec ses parents et ses frères et sœurs. Son père est mineur.

Travaille-t-il ? Si oui, quelle est son activité professionnelle ? Il a quitté l'école à 12 ans. Il a travaillé dans une pharmacie de 12 à 17 ans, puis a été agriculteur et a fait l'armée.

Quelle est la raison de son départ ? Le manque de liberté, l'impossibilité de parler l'ont poussé à partir.

Le voyage, le passage

En quelle année a-t-il quitté son pays ? il quitte le Portugal en 1963.

Quel (s) moyen(s) de transport a-t-il utilisé pour partir ? Il part en train.

Est-il parti seul ou en groupe ? il part seul.

A-t-il dû payer un passeur ? Non, cela n'est pas précisé.

Combien de temps a duré son voyage ? non précisé.

Choisis un adjectif pour qualifier les conditions de son voyage. « clandestin »

Sur la carte représente par une flèche noire le trajet effectué par Baptista de Matos.

L'arrivée de Baptista de Matos en France

Dans quelle ville est-il arrivé ? Il est arrivé à Paris, gare d'Austerlitz.

Par qui a-t-il été accueilli ? (avait-il de la famille en France ?) Il est accueilli par José, un ami.

Où a-t-il logé ? Il dort d'abord sur un chantier où il travaille puis dans le bidonville de Champigny.

Quelle activité professionnelle a-t-il exercé en France ? Il a travaillé sur des chantiers de construction (routes, égouts). Puis il entre comme technicien à la RATP.

A-t-il obtenu la nationalité française ? non précisé.